Jean ANSALDI

Jean ANSALDI est Professeur honoraire de théologie systématique à la faculté de théologie protestante de Montpellier.

La « conversion » de Martin Luther

Luther n'a pas été prolixe sur sa « conversion ». Le seul texte important n'arrive que fort tard dans sa vie et se trouve dans sa *Préface au premier volume des œuvres latines* (1545). Voici ce qu'écrit le réformateur en méditant Romains 1,16-17, « La justice de Dieu est révélée en lui (Christ) »[1] :

« Or, moi qui, vivant comme un moine irréprochable, me sentais pécheur devant Dieu avec la conscience la plus troublée et ne pouvais trouver la paix par ma satisfaction, je haïssais d'autant plus le Dieu juste qui punit les pécheurs et je m'indignais contre ce Dieu […] ; je disais : « Comme s'il n'était pas suffisant que des pécheurs misérables et perdus éternellement par le péché originel soient accablés de toutes sortes de maux par la loi du décalogue, pourquoi faut-il que Dieu ajoute la souffrance à la souffrance et dirige contre nous, même par l'Évangile, sa justice et sa colère ? J'étais ainsi hors de moi, le cœur en rage et bouleversé […]. jusqu'à ce que, *Dieu ayant pitié*, et alors que je méditais jour et nuit, je remarquais l'enchaînement des mots, à savoir : « La justice de Dieu est révélée en lui (Christ) comme il est écrit : le juste vivra par la foi ». Alors je commençai à comprendre que la justice de Dieu est celle par laquelle le juste vit du don de Dieu, à savoir la foi et que la signification était celle-ci : par l'Évangile est révélée la justice de Dieu, à savoir la justice passive par laquelle le Dieu miséricordieux nous justifie par la foi […]. Alors je me sentis un homme né de nouveau et entré, les portes grandes ouvertes, dans le paradis même. À l'instant même, l'Écriture m'apparut sous un autre visage… […] ».

Luther passe donc d'une compréhension de *la justice de Dieu* comme celle qui juge le fidèle à l'aune de la loi à une autre justice, celle par laquelle Dieu justifie gratuitement le fidèle par la seule foi au Christ et indépendamment des œuvres de la loi. *De la justice devant la loi à la justification par l'Évangile* ! Dans le petit espace disponible, nous n'allons pointer que quelques indications.

1. In *Œuvres*, VII, Genève, Labor et Fides, 1962, p. 307.

Le contenu de ce récit

1. Contrairement à une légende, Luther ne dit pas qu'il était écrasé par la culpabilité de ne pouvoir vivre suffisamment les exigences légales et ecclésiastiques. Il précise d'entrée : « Moi, vivant comme un moine irréprochable ». Il n'avait pas l'impression d'être damné par défaut d'œuvres bonnes mais, au contraire, par le fait que malgré l'abondance de celles-ci, il ne se sentait pas en état de satisfaire un Dieu qui, donnant tout, attendait tout de ses fidèles.

La situation est ici comparable à celle que Paul nous décrit en Philippiens 3 : il était « devenu irréprochable en ce qui concerne la justice qui se trouve dans la loi ». Or, malgré ses mérites, Paul n'a pu trouver la paix qu'en considérant ses vertus comme des « balayures » afin d'être trouvé par Dieu, non avec la justice qui vient de l'observation de la loi, mais seulement avec *la justification qui vient par la foi au Christ*, celle qui vient de Dieu et qui prend appui sur la foi ». Autrement dit, pour Paul comme pour Luther, l'angoisse venait, non pas d'un déficit de fidélité rituelle et éthique, mais d'un trop plein, d'une réussite religieuse dont ces hommes « sentaient » bien qu'elle manquait le Dieu de Jésus-Christ.

2. Le réformateur discerne que, derrière l'amour qu'il proclame envers Dieu, se cache en réalité une haine tenace ; c'est ici un signe de finesse spirituelle que d'avoir perçu cette haine de Dieu généralement bien cachée derrière des paroles pieuses. C'est que sa piété était enclose dans une théologie traditionnellement théiste : Dieu était compris comme une entité toute-puissante qui pouvait tout, voyait tout, décidait de tout et dont l'exigence était alors infinie. Face à un telle divinité, l'engagement de foi ne peut que fonctionner dans le registre de la séduction : l'obéissance à la loi vise à s'attirer les bonnes grâces d'un tyran céleste et pervers, ce qui, derrière un langage d'amour, ne peut que cacher la haine la plus tenace[2].

3. Malgré les apparences, la conversion n'arrive pas ici dans la foulée d'un travail exégétique. Avant cette relecture des Romains, « Dieu a eu pitié de lui ». Cette brève formule connote en fait une expérience religieuse qui, par définition, est *rencontre du Christ* et *se situe hors langage et hors image*. En 2 Corinthiens 12,1-5, Paul décrit une telle fulgurante rencontre du Seigneur : elle est hors espace (dans mon corps ou hors de mon corps, ravi au paradis) ; elle est hors langage car on y fait l'expérience non expérientielle de « paroles non « parolables » ».

2. Sur l'imbrication de la haine et de l'amour de Dieu, cf. Jean-Daniel CAUSSE, *La haine et l'amour de Dieu*, Genève, Labor et Fides, 1999. Pour la dimension perverse du Dieu du théisme, cf. Maurice BELLET, *Le Dieu pervers*, Desclée de Brouwer, 1979.

Le point ininscriptible du basculement de la conversion fait trou noir dans les représentations religieuses. Le fidèle perçoit bien qu'il y a un avant et un après, mais seuls la métaphore ou le mythe peuvent connoter, à défaut de dénoter, la fulgurance d'une présence ponctuelle et intime du Christ dans une vie[3]. Le récit autobiographique de Luther concernant sa « conversion » appartient bien au registre de l'après-coup.

L'avant et l'après dans la vie de Luther

Toutefois, cet indicible et irreprésentable rencontre du Christ n'est pas sans, d'une part, un langage antécédent qui a préparé, généralement de manière inconsciente, sa réception et, d'autre part, sans un langage postérieur qui essaye d'en tirer toutes ses conséquences théologiques[4].

1. Pour ce qui concerne le travail en profondeur qui labourait depuis longtemps le réformateur, on ne peut faire abstraction de Staupitz. En effet, celui-ci, vicaire général des augustins, vint visiter le couvent d'Erfurt, il remarqua la détresse spirituelle du jeune Luther concernant la figure de la toute-puissance de Dieu ; il répondit à ce désarroi : « Pourquoi te tourmentes-tu de toutes ces spéculations et de ces hautes pensées ? Regarde aux plaies de Jésus-Christ, au sang qu'il a répandu pour toi : c'est là que la grâce de Dieu t'apparaîtra. Au lieu de te martyriser pour tes fautes, jette-toi dans les bras du rédempteur. Confie-toi en lui, en la justice de sa vie, en l'expiation de sa mort. Ne recule pas ; Dieu n'est pas irrité contre toi, c'est toi qui est irrité contre Dieu […] ». Quelquefois Luther résistait ; il se trouvait toujours indigne de la grâce de Dieu. Quelquefois il en prenait acte : « C'est Jésus-Christ, oui c'est Jésus-Christ qui me console si admirablement par ces douces et salutaires paroles ». Plus tard, la hantise de la prédestination, enseignée par les docteurs scolastiques, revint le torturer. Staupitz le détourna alors du « Dieu caché » : « Regarde les plaies du Christ et tu y verras reluire avec clarté les décisions de Dieu envers les hommes. On ne peut comprendre Dieu hors de Jésus-Christ ».

Comme on le voit, on ne peut réduire la « conversion » de Luther au renouvellement de l'exégèse de Rm 1,16-17. Elle s'est d'abord enracinée dans une crise profonde où l'Évangile avait retenti par la médiation linguistique de Staupitz et par d'autres peut-être. Ce langage religieux préparatoire ne provoque certes pas la rencontre décisive du Christ, mais elle laboure le terrain pour que, quand advient la semence, celle-ci trouve une terre propice où prendre racine.

3. Sur ce « point noir » de la conversion, cf. Jean ANSALDI, *L'articulation de la foi, de la théologie et des Écritures*, Cerf, *Cogitatio fidei* 163, 1991, p. 13-36.
4. Pour Paul, par exemple, il semble que la prédication d'Étienne et son martyre aient joué ce rôle de manière principale.

2. Il y a aussi un après de la « conversion ». Si celle-ci demeure hors langage et hors image, des récits tentent de la connoter avec les mots portés par le langage religieux environnant. De même les conséquences théologiques en sont tirées. Ici Luther réinterprète le langage de sa foi avec les mots de Paul, le salut par la foi sans les œuvres de la loi. Comme Paul, il va appeler ce cœur herméneutique du nom d'*Évangile*. Il ne répète toutefois pas l'apôtre littéralement ; il parlera du *Christ seul* qui se donne à rencontrer dans *la foi seule* et dans *les Écritures seules*.

Ce renouvellement va modifier sa compréhension des Écritures (« L'Écriture m'apparut sous un autre visage »). À la place d'un texte plat et monolithique de bout en bout, il va y distinguer la *loi* qui dit l'échec de toute volonté de se sauver par ses œuvres et l'*Évangile* qui dit l'absolue gratuité du salut que Dieu offre à la foi sans conditions préalables.

Ainsi, le fait que, malgré un trop plein d'obéissance, le fidèle demeurait désespéré devant la figure du Dieu du théisme, *a fait loi et donc mort pour le réformateur* ; de manière corollaire, le choc d'un Dieu qui ne peut être rencontré que dans la croix du Christ et qui sauve par la foi seule *a fait Évangile et donc résurrection*. Le basculement a eu lieu, comme toujours en la matière hors langage et hors image. Toute sa théologie postérieure tentera d'en tirer les conséquences herméneutiques et théologiques pour renouveler le langage de la foi au service de l'Église et des fidèles[5].

Jean ANSALDI

5. Ainsi, pour ne prendre qu'un seul exemple : si Luther refusera désormais de réserver certains actes sacramentels aux ministres, c'est que rien ne peut conditionner la venue du Christ dans l'Église et dans la vie de chacun de ses fidèles, pas même la nécessité d'une ordination sacerdotale préalable.